

Rose Després : une poésie de l'intime

David Lonergan

Numéro 128, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67772ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lonergan, D. (2012). Rose Després : une poésie de l'intime. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (128), 22–24.

Rose Després

Une poésie de l'intime



Par
David Lonergan*

Les poèmes de Rose Després ne se donnent pas. Il faut du temps pour les apprivoiser, pour en découvrir les contours comme l'intérieur. La forme prend souvent la teinte de la colère, le fond laisse transparaître une fragilité, une angoisse, une difficulté à non seulement comprendre, mais surtout à accepter ce que la vie propose. Une poésie de luttes, de retraites, d'avancées. Une poésie de combat avec elle-même, contre elle-même. En septembre 2012, *Prise de parole* rééditait en un volume ses quatre premiers recueils.

F *fièvre de nos mains*
Le premier recueil de Rose Després, *Fièvre de nos mains* (1982), est le quatrième ouvrage publié aux éditions Perce-Neige et le second par une femme, la première étant Dyane Léger avec *Graines de fées* en 1980. Ces deux femmes sont les premières poètes acadiennes à faire œuvre.

Les poèmes en prose de Després posent le problème de l'affirmation, interrogent l'identité, la relation entre le collectif et l'individu dans une langue dense, parfois opaque, comme un cri qu'elle



Rose Després

Photo : @Daniel Beaudry

ne contrôle pas toujours et qui jaillit presque malgré elle. Recueil sombre, mais en même temps radieux. La fièvre est un excès, mais de l'excès peut naître la lumière : « Reviens à la côte des domaines imprévus où une chaîne s'enfile grinçant les liens brûlés par les jours de forge. Le rythme, c'est une valse de goélands qui planent dans le ciel anémique. Et nous garderons la fièvre toujours ».

La poète utilise plusieurs images surréalistes comme s'il lui fallait dépasser le concret pour exprimer ce qu'elle ressent. Mais en cherchant l'image qui rend compte de ce qu'elle vit, elle se perd quelquefois dans un verbe abstrait qui l'éloigne de son propos.

Par ailleurs, en s'en prenant à l'histoire, Després apporte une vision que n'exploitaient pas les Raymond Guy LeBlanc et Herménégilde Chiasson. Elle se fonde sur elle et sur son désir d'être comme femme dans un désir de liberté qui lui permettrait de dépasser ses peurs. Elle ne veut plus baiser « la peur et la bague de l'évêque ».

Rose Després est née en 1950 à Cocagne, un petit village côtier de l'Acadie. Étudiante, elle a fait partie du groupe de contestataires qui occupèrent le campus de l'Université de Moncton à l'automne 1968.

Elle a travaillé dans différents domaines reliés à l'enseignement et aux arts : chercheuse, consultante, traductrice, chargée de cours à l'Université de Moncton... Rose Després a participé à de nombreuses manifestations culturelles comme poète invitée au Nouveau-Brunswick et dans d'autres provinces canadiennes, en Louisiane, au Zaïre, en Belgique, en France, au Mexique et en Allemagne.

Requiem en saule pleureur

Dans *Requiem en saule pleureur* (1986), elle approfondira sa démarche, y dévoilant un peu plus d'elle-même. En 1977, sa fille Sarah est mort-née, et en 1978, son mari David se suicide. Le deuil sera long.

Le recueil s'organise autour du poème éponyme dont la facture est différente des autres ; ce poème est le seul à parler directement du drame qu'elle a vécu : « J'ai devancé le cortège qui te portait trop lentement. Mon sang coule encore vers ton océan, ta souffrance me navigue sur une vague de perles tumultueuses. Ta rancœur laisse des cicatrices sur mon cou pendant que toi, le pendu, tu te fixes une place dans le cinéma réincarné ». Un chant qui se termine par la résilience : « Replaçant l'espoir au centre de notre furie, je transcenderai enfin ta mort ».

Le pays cède le pas à la nécessité de se faire face : « On marche avec l'avenir qui débouchera d'un cauchemar oublié à l'aube incertaine ». La douleur de la perte est vive, et plusieurs des poèmes révèlent cet état affectif : « Revenue d'ailleurs, errante, j'hermétise la parole qui ne m'habite plus. La répression, l'insomnie me figent dans un état larvaire. Dans mes bousculades nocturnes, je suis une convulsive qui bannit les fusions et qui meurt de faim. Tordue de dérision ». Elle a l'impression d'être impuissante : « Je rédige la mienne [sa vie], retournant les épisodes comme des mégots ». Les mots claquent, les sentiments explosent, le requiem se transforme en une libération toute relative.

Gymnastique pour un soir d'anguilles

Un long silence suit la publication de *Requiem*. Cette « retraite » littéraire, moitié fortuite, moitié désirée, va lui permettre de renouveler son écriture. Les poèmes en prose cèdent la place à des vers, et si l'auteure fait encore appel à des images surréalistes, ce ne sera plus le fondement de son style.

Gymnastique pour un soir d'anguilles (1996) s'ouvre et se ferme sur le rappel de la mémoire de David. Si *Fièvre* était le recueil de la colère, *Requiem* celui de l'acceptation de la mort de l'autre, *Gymnastique* est celui du début de la libération du deuil. Rien n'est encore assuré, l'angoisse et le tragique de l'existence demeurent. On sent la fragilité de l'être et en même temps sa détermination à faire face à ses démons.

Les images sont lourdes, l'atmosphère suffocante. Les phrases se heurtent comme se heurtent les vies, comme se fracassent les émotions. Le vocabulaire exprime cet univers en proie à la lutte que se livrent espoir et désespoir, les mots de la désespérance l'emportant en nombre, mais ceux de l'espérance orientant le sens de la démarche. Car, malgré tout, la vie renaîtra de cette mort : « On a tellement joué avec la mort qu'on ne savait plus vivre », écrit l'auteure. Il lui faut donc réapprendre à vivre.

La vie prodigieuse

La vie prodigieuse (2000) continue la démarche de *Gymnastique*. Le recueil s'ouvre sur une question : « Nous pourrions peut-être vivre sans poésie, mais pourquoi le ferions-nous ? » Et se termine par une affirmation : « Le réveil si palpable / si proche / est possible ». Entre les deux, une réflexion sur le sens de la vie et sur le rôle nécessaire de l'écriture poétique qui permet cette recherche de sens.

Le recueil se divise en trois temps, dont les sous-titres sont, peut-être, empruntés au langage cinématographique : « Prise 1 », « Prise 2 » et « Prise 3 ». Ces trois « prises » représentent autant de tentatives d'atteindre une harmonie intérieure, la troisième étant la bonne. « Prise 1 » s'articule autour du rapport à l'autre et en particulier cet autre qui fut l'être aimé. « Prise 2 » nous mène quant à elle au cœur de l'imaginaire de Rose Després, dans cette « ruelle cachée » qu'est son être. Il s'agit de déloger les souvenirs, d'affirmer son intégrité, de « découvrir l'aube étonnante », de se plaire, de redécouvrir l'amour, de ressentir la passion, de « reprendre la route » et de l'habiter d'une routine qui « ne sera plus

Valises à la main

Il reste accroché aux fils téléphoniques, sa cruelle harangue
purchasse mes matins tranquilles. La télévision envahit, éteint
la musique dans ma caboche, ma petite planète sérieuse et drôle.
Le frigidaire râle, secoue le sommeil fragile.

Si bientôt l'élan s'écrase, je ramasserai les pièces du décor,
débarrasserai mon champ de vision. Un autre cercle vicieux
s'estompera, étourdi, ses griffes molles impuissantes,
et la sciure recouvrira tout. Il chavire mes meilleures intentions,
paranoïaque mon plus simple plaisir, questionne toutes mes réalités.

L'amour ne guette pas, n'attend pas non plus. Reprenons vite
ce moment parce que le temps n'habite plus de lieux veloutés.

Lorsque nous ne rirons plus ensemble, nous aurons maudit notre vie
et notre amour.

Frôlant le meurtre et le vide.

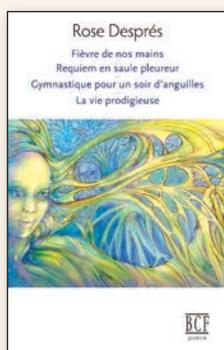
Gymnastique pour un soir d'anguilles, p. 30.

banale ou cynique ». Enfin, « Prise 3 » est porteur
d'un nouvel espoir dans lequel « [l]a fière dignité
de notre passion tenace / la justesse de nos
paroles / transformera plus que le papier ». L'écriture
devient la façon de rendre compte de la vie. La poète
sort du cocon qu'est son passé, « les ailes de l'été /
déployées ».

Si longtemps déjà

Un autre long silence suit. *Si longtemps déjà*, dont le
titre est évocateur de ce silence, paraît en 2009.

On peut percevoir trois parties dans le
recueil. Dans la première, la poète
exprime sa souffrance et d'une certaine
façon son impuissance face aux forces
qui la subjuguent. Les vers cinglent, les
images sont fortes : « Nous sommes / ces
étalons sauvages / ivres forts / et nos cris
de mort / violentés violets / restent
gravés farouches / sur vos oreillers ». La
deuxième partie est celle de la résistance.
L'auteure doit trouver dans son passé la



force pour créer son avenir, même si ce passé a été
celui de la perte, car « rien n'est jamais perdu ». L'espoir peut alors surgir, si faible soit-il. La troisième
évoque sa capacité de se prendre en main, de se faire
confiance pour « inventer le bonheur / qui attend /
lui aussi ».

Ainsi la quête de Rose Després se poursuit et la
vie prodigieuse est toujours à venir. La richesse de
sa poésie repose sur son besoin fondamental de
résoudre l'énigme de la vie, de sa vie. Si la douleur
traverse toute son œuvre, c'est la poursuite de
l'harmonie qui la pousse à l'écriture. Sa poésie est
entièrement centrée sur elle, sans détour ni cachette :
« En relisant les textes je m'aperçois qu'on se dévoile,
on se déshabille complètement devant les gens. Si on
fait autre chose, je ne pense pas qu'on écrit
réellement », déclare-t-elle à la journaliste Sylvie
Mousseau de *L'Acadie Nouvelle* à l'occasion du
lancement de *La vie prodigieuse*.

Et l'étrange beauté de ses textes naît de cette ab-
sence de pudeur, de cette volonté de faire face à ce
qu'elle est. **NS**

Rose Després a publié :

Fièvre de nos mains, dessins de Louise Després-Jones, Perce-Neige,
1982 ; *Requiem en saule pleureur*, Éditions d'Acadie, 1986 ; *Gymnas-
tique pour un soir d'anguilles*, Perce-Neige, 1996 ; *La vie prodigieuse*,
Prix Antonine-Maillet – Acadie Vie, Perce-Neige, 2000 ; *Si longtemps
déjà*, Prise de parole, 2009 ; *Fièvre de nos mains*, *Requiem en saule
pleureur*, *Gymnastique pour un soir d'anguilles*, *La vie prodigieuse*,
Prise de parole, 2012.

***David Lonergan** tient une chronique hebdomadaire sur la pro-
duction culturelle acadienne dans le quotidien *L'Acadie Nouvelle* et
enseigne le journalisme et le théâtre à l'Université de Moncton.

Il a publié plusieurs ouvrages dont *Les otages* (théâtre, 1987),
Blanche (roman, 1989), *La Bolduc, la vie de Mary Travers* (bio-
graphie, 1992 et 2011), *Paroles d'Acadie*, *Anthologie de la littérature
acadienne* (2010) et *Françoise Bujold, À toi qui n'es pas né au bord de
l'eau* (anthologie, 2010).

« Écrivains franco-canadiens »

Fredric Gary Comeau

par David Lonergan

À paraître dans le numéro 129 de *Nuit blanche*, en kiosque et en librairie le 14 décembre 2012.